

GU Long

Les Quatre Brigands
du Huabei



Picquier poche

GU Long

*Les Quatre Brigands
du Huabei*

**Roman d'aventures traduit du chinois
par Christine Corniot**



*Éditions
Philippe Picquier*

© 1990, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
© 1998, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche
Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : Zhong Khui, le Pourfendeur de démons
(estampe, collection particulière, D.R.)

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0399-3
ISSN : 1251-6007

Sommaire

<i>Introduction</i>	7
<i>Avertissement</i>	10

PREMIÈRE PARTIE

I. Kouo Dalou et Wang l'ainé	11
II. Yen Tsi et les fourmis	27
III. Lin Taiping	48

DEUXIÈME PARTIE

I. L'argent – Les femmes – Les chiens	67
II. L'épée et le bâton	90
III. Le dieu de la peste	111
IV. Un secret caché sous le lit	123
V. Les canards du père Maï	131

TROISIÈME PARTIE

I. Tuer ou être tué	151
II. Le secret du Château Sud	170
III. Le secret de Kouo Dalou	190
IV. Malentendus	213

V. L'Ecorcheur écorché	226
VI. Le secret de Lin Taiping	238
VII. Le secret de Lin Taiping (suite)	253

QUATRIÈME PARTIE

I. Boire ou ne pas boire	277
II. Le secret de Wang Dong	293
III. Les fantômes du passé	314
IV. Le dernier coup de dés de Wang Dong	334

Introduction

Le « roman de gong-fu » chinois (*wuxia xiaoshuo*), aux origines anciennes, est un genre populaire très vivant, se prêtant de surcroît fort bien, de nos jours, aux adaptations filmées, livrées par épisodes aux téléspectateurs. Il suscite d'emblée la comparaison avec le roman « dix-neuvième » européen de cape et d'épée. Le style, toutefois, en diffère profondément. Les dialogues en constituent l'essentiel, l'intrigue compliquée à souhait évolue dans des décors sommaires, sans que l'auteur s'efforce ou s'astreigne à une reconstitution historique. Autre différence de taille, les héros de ces histoires, à la façon du Robin Hood de la légende primitive, se tiennent résolument en marge de la société établie et ne cherchent pas à prêter leur épée aux puissants. Tout au contraire.

Le lecteur occidental peut être dérouté, de temps à autre, par le caractère subjectif de la narration. Pas ou peu de descriptions : un peu comme dans les contes populaires, on ne trouvera précisées que les circonstances rigoureusement indispensables ; l'auteur évite, en fait, la précision du détail et son effet distanciateur. Le monde (espace-temps) dans lequel se situe l'histoire, sans être dépourvu de rapports avec le monde réel, est un canevas de temps naturels (les saisons) et de lieux-repères de l'action, comme au théâtre chinois : la montagne-repaire,

l'auberge, les deux routes, le petit bourg... Tout au plus, sait-on, par quelques noms de villes, des notations éparses sur l'alimentation, l'habitation ou le climat, que l'on se trouve dans la plaine centrale de Chine du Nord (le Henan), berceau historique de la nation chinoise où s'est implanté, entre autres, le monastère de Shaolin. Peu de contraintes : un temps parfois long peut s'écouler entre deux phrases, peu importe, si le lecteur sait d'avance ce qui se passe pendant ce temps.

On l'aura compris : ceux qui chercheraient dans ces pages une documentation sur les arts martiaux risquent d'être déçus. Les séquences de combats sont avares de technique et font la part belle aux intentions, ruses, sentiments divers des protagonistes. Sans parler d'un fantastique toujours proche. Convention du reste conforme au caractère ésotérique de l'enseignement en Asie, et surtout dans ces domaines. Après tout, ne sommes-nous pas dans un univers marginal, dans tous les sens du terme ? Malicieusement ou pas, le conteur met souvent notre bon sens à rude épreuve.

L'imprévu est la règle d'or de ces histoires qui non seulement fourmillent d'incidents cocasses ou incongrus, mais changent souvent de direction sans préavis : ce sont des histoires à transformations où le coup de théâtre ne sert pas seulement à dénouer les situations autrement inextricables, mais est employé sans retenue pour faire rebondir l'intrigue et fournir matière à une série de chapitres supplémentaires. Si les héros croient, non sans raison, dans leur bonne étoile, la structure tout entière de l'œuvre fait, comme la vie elle-même, la part belle au hasard et tourne le dos aux fatalités inéluctables.

Car ces personnages sont libres, ou du moins autonomes. Ils sont, à tout moment, à la croisée des chemins du bien et du mal, du malheur et du bonheur. On les entend s'interroger sur le sens de leurs aventures. Ils

sont de chair et d'os ; typés, mais non stéréotypés. Il n'est pas interdit de s'identifier à tel ou tel - voire à tous, à tour de rôle. Les ressorts de l'histoire sont habituels ou, pour mieux dire, humains : l'argent, l'honneur, l'amitié, l'amour, n'est-ce pas tout ce pour quoi des êtres humains vivent et meurent, n'est-ce pas tout ce à quoi se mesure (à leurs propres yeux comme à ceux d'autrui) leur valeur d'êtres humains ? Mais interviennent aussi bien la feinte, le jeu, l'art et la manière de raconter une histoire... L'existence, finalement, est une succession d'épreuves : épreuves pour surmonter l'autre, comme pour se surmonter soi-même ; pour trouver l'autre, comme pour se trouver soi-même... Il convient d'aborder chacune de ces épreuves, comme la vie elle-même, avec un mélange de sérieux et de légèreté.

Noblesse, voire délicatesse, des sentiments sous des dehors grossiers ; respect de soi, refus de s'apitoyer sur soi, mais aussi de rendre des comptes ou de se justifier quand les apparences vous sont contraires ; souci du décorum, pudeur, jusque dans les pires circonstances ; refus aussi, viscéral, d'une existence d'« esclave » enchaîné qui à son champ, qui à son échoppe, qui à ses marmots... C'est bien d'une éthique aristocratique qu'il s'agit, son ultime avatar peut-être, si longtemps après que le despotisme d'Etat en eut anéanti la substance sociale. La sublimation d'un idéal de vie en mythe littéraire (... du Cid à Don Quichotte...) aurait-elle consacré la fortune de ces héros situés en marge, en contrepoint, en défi à l'ordre établi, formant une contre-société échappant à l'emprise impériale, qui se serait maintenue ailleurs, avec ses traditions, quelque part dans les « vertes forêts », auprès des « fleuves et des lacs »...

Avertissement

Les pluriels de politesse qu'on trouvera dans ces pages représentent sans exception, dans le texte, des adresses à la troisième personne difficiles à restituer, ou trop peu naturelles, en français. Quand on veut être déférent en chinois, et en général envers une personne qu'on rencontre pour la première fois, on emploie la troisième personne.

L'adresse à la deuxième personne du singulier, d'autre part, ne comporte en chinois qu'une familiarité modérée et qui n'est jamais impolie ou grossière. Nous n'avons pas jugé utile de censurer cette forme, sous prétexte de conformité à la politesse classique européenne, quand elle se rencontrait dans le texte chinois. On se souviendra donc qu'il s'agit de dialogues chinois et non européens.

On gardera également présente à l'esprit la disposition chinoise de l'habitation : des constructions sur un seul niveau, distribuées à l'intérieur d'une cour enclose de murs. Une personne arrivant du dehors, une fois franchie la porte d'entrée, se trouve donc dans la cour, et ne pourra qu'ensuite pénétrer dans un lieu couvert.

PREMIÈRE PARTIE

I

Kouo Dalou et Wang l'aîné

Kouo Dalou était d'un naturel généreux, non seulement généreux mais magnifique, non seulement magnifique mais sublime. Quoi qu'il dût en résulter, il suivait toujours son impulsion et sa conscience – pour lui, c'était tout un –, aussi passait-il souvent pour irréfléchi et pour buté. Galant homme, accommodant aussi longtemps que ses principes n'étaient pas en cause, il aurait mérité plusieurs fois le nom de Grandgosier, car il avait le verbe haut, buvait et mangeait comme cinq, et savait à l'occasion (à l'occasion d'une ripaille) réciter proprement un passage d'opéra.

Les gens de cette espèce sont plus souvent riches d'expérience que de deniers. Kouo ne faisait pas exception. Pauvre il était, désargenté, impécunieux en diable. Il n'en pouvait accuser que son caractère, car il avait foi dans son étoile, et ses parents ne l'avaient pas laissé dans la misère.

Un homme moyennement fortuné, s'il se retrouve subitement sur la paille, en doit ordinairement chercher la cause soit dans sa stupidité, soit dans sa paresse.

Kouo n'était pas stupide, il avait même plus d'une corde à son arc. Ainsi était-il bon cavalier, redoutable escrimeur, excellent cuisinier, et de plus, nous l'avons

dit, il faisait un chanteur convenable – plus convenable que la plupart de ceux qui font profession de chanter.

Impossible aussi d'incriminer la paresse, car il était toujours en quête d'une occupation ; et la liste de ses occupations passées, quoi qu'il ne fût pas très âgé, était déjà longue.

Le premier métier qu'il eût exercé était celui d'escorteur de fonds.

Il sortait tout juste du deuil de ses parents et, partie gratuitement, partie contre argent sonnante, il s'était défait de la propriété familiale, comptant aller chercher désormais sa fortune par monts et par vaux.

Il n'avait pas un sens aigu des affaires et mettait son point d'honneur à n'en pas avoir ; aussi n'avait-il pas tiré, de la vente de ses terres, ce qu'elle aurait rapporté à un autre que lui.

Mais il en avait tiré de quoi faire emplette d'un bon cheval, d'une épée affilée, et de hardes fort propres ; en outre il lui restait assez, dans le commencement de ses pérégrinations, pour être logé à bonne enseigne et pour dîner de même.

C'était le printemps, saison de toutes les entreprises, celle notamment des plus fructueux contrats d'escorte de fonds, attendu que le printemps est aussi la saison préférée des brigands pour s'en aller écumer grands et petits chemins.

Louo Tchen-yi, chef de convoi à l'« Agence d'escorte de la Plaine centrale », était un vieux routier, il savait que pour réussir un convoi en cette saison, à la prudence ordinaire il valait mieux adjoindre une réelle compétence dans les arts de combat, ainsi qu'une certaine dose de chance.

Louo lui-même n'était pas mauvais bretteur ; mais la chance ne lui sourit pas cette fois, car elle mit sur sa

route un malandrin difficile à amadouer, Eoyang, plus connu sous le sobriquet de Bande-à-Part.

Bande-à-Part formait bien une bande à lui tout seul, capable qu'il était de manier en même temps le sabre court de la main gauche, le sabre long de la main droite, sans préjudice d'artifices tels que miroirs aveuglants et fléchettes empoisonnées, dont il usait en expert.

Aucune de ces armes n'était mortelle en elle-même, le bandit n'en voulant qu'au chargement; mais elles s'avéraient mortelles tout de même, car le convoyeur une fois vaincu et dépouillé, il ne lui restait que l'embarras du choix entre se pendre, se jeter à l'eau ou se couper la gorge.

Louo n'avait pas encore eu loisir de décider, ni Bande-à-Part de disparaître avec le butin, qu'un cheval sorti d'on ne savait où déboulait sur la place. Avant d'avoir pu décocher à ce nouvel adversaire la moindre de ses armes secrètes, Eoyang était déjà hors de combat.

Ce sauveur tombé du ciel n'était autre que Kouo Dalou.

Louo Tchen-yi, lui ayant témoigné une vive gratitude doublée d'une profonde admiration, lui dit que le convoi sitôt rendu à destination, il ne désirait rien tant que retourner à Kaifeng en sa compagnie. L'agence, certainement, ne serait pas en peine d'employer un talent tel que le sien.

Kouo, qui de toute façon n'avait rien de mieux à faire sur le moment, accepta. Il était mû par la curiosité de pousser jusqu'au bout cette aventure. Le début était prometteur; il se disait aussi qu'il n'était pas mauvais, pour un débutant, de nouer quelques relations dans un milieu qui touchait de près à celui des aventuriers « des fleuves et des lacs » dont il connaissait par cœur la légende.

Bref, le métier d'escorteur lui apparaissait honorable, rempli d'imprévu, et digne en tous points de son ambition.

A Kaifeng l'attendait une première déception. L'agence qui employait son ami Louo n'était pas, à beaucoup d'égards, un lieu aussi reluisant qu'il se l'était imaginé. Ce n'était ni le principal organisme spécialisé dans cette sorte d'affaires, ni même l'un des plus renommés.

Après une attente qui lui parut longue, arriva enfin le premier contrat. Il s'agissait d'acheminer une somme d'argent d'importance moyenne, de Kaifeng à Luoyang.

Le responsable en titre en était Louo, mais celui-ci, jugeant son jeune ami très capable de mener ce petit convoi à bon port, demeura chez lui pour soigner les souvenirs que lui avaient laissés les armes secrètes de Bande-à-Part.

La voiture prit donc la route, par une belle matinée de printemps.

Sous la bannière haut levée et claquant au vent, Kouo, en casaque violette, l'épée au côté dans son fourreau noir, chevauchait fier comme Artaban son grand cheval blanc, nimbé et réchauffé par le soleil printanier qui s'élevait lentement sur l'horizon.

Dans le lointain s'étageaient des montagnes qui eussent tenté un peintre, tandis que retentissaient de partout les cris des hirondelles affairées à maçonner leurs nids.

Kouo se sentait aussi joyeux qu'on peut l'être. Il ne manquait, pour mettre le comble à son ravissement, qu'une rencontre inopinée avec quelques-uns des bandits fameux de l'époque, quelques hors-la-loi dont le peuple allait répétant les noms et les exploits; une telle rencontre aurait été pour lui, plus que l'occasion de se mettre en valeur, celle de se faire de nouveaux amis. Qui sait si, une fois devenu leur intime, il ne parviendrait pas

à leur inspirer le désir de mettre leur bras au service d'une noble cause ?

Ceux qu'il trouva ce jour-là sur son chemin n'avaient rien en commun avec les guerriers à l'ancienne manière et les bandits d'honneur dont les âmes chevaleresques peuplaient son imagination. C'était une bande de très pauvres diables, le visage hâve, le costume rapiécé, le sabre piqueté de taches de rouille.

Kouo se sentit légitimement désappointé ; mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il ne leur en offrit pas moins une démonstration de ses talents.

Ensuite, tandis qu'ils le regardaient bouche bée, il se mit à les exhorter à changer d'existence, par égard pour leurs ancêtres qui n'avaient sûrement pas mérité cet opprobre.

Les larrons, tout larrons qu'ils fussent, ne tardèrent pas à être touchés aux larmes et à exprimer, l'un après l'autre, la ferme résolution de s'amender.

« Mais, dit l'un d'eux, nous ne savons rien faire ; si nous ne pouvons plus marauder, il faut nous attendre à mourir tous de faim.

— Eh ! dit Kouo, quand ce ne serait que vendre des petits pains à la criée, cela ne vaudra-t-il pas toujours mieux que de détrousser et rapiner ?

— Sans un sou vaillant, repartit le voleur, comment songer à cela ? Autant aller nous pendre de ce pas, et adieu les soucis. »

Cependant c'étaient torrents de larmes à fendre le cœur d'un homme sensible. Kouo ressentit un picotement derrière les paupières.

« Vous n'avez pas d'argent, qu'à cela ne tienne : j'en ai pour vous. »

La voiture n'était-elle pas justement remplie de pièces en bel argent, sonnante et trébuchante ?

Encore fallait-il décider combien allouer à chacun. Kouo, on l'a dit, n'était pas mesquin. Et puis, pour entreprendre quoi que ce soit, n'a-t-on pas besoin d'un minimum de capital ?

« Cent piastres d'argent par tête. »

La bande, comme on pense, se confondit en remerciements, avant de s'éclipser à toutes jambes. Tout en s'en allant, les brigands ne tarissaient pas d'éloges entre eux sur ce bienfaiteur qu'ils égalaient, sans même savoir son nom, à un prophète ou à un Bouddha de miséricorde.

Kouo, en les regardant partir, se sentait puissamment fortifié dans ses convictions sur la bonté originelle de la nature humaine. « Quel être humain, s'il pouvait s'en sortir de façon honnête, consentirait encore à se faire voleur ! »

Quelques moments plus tard, redescendu sur terre, il était obligé de reconnaître deux choses : premièrement, l'argent du contrat avait fondu de moitié du fait de sa libéralité ; deuxièmement, cet argent dont il avait disposé ainsi cavalièrement n'était même pas le sien.

Les autres gardes de l'escorte le considéraient bouche bée, les yeux exorbités. Difficile de savoir si leur regard exprimait l'admiration, le respect, ou tout bonnement le mépris !

En approchant de Kaifeng, Kouo éprouvait un peu de gêne, sans plus. Il avait calculé qu'il pouvait, séance tenante, compenser une partie du « déficit » avec ce qu'il possédait, notamment son cheval. Quant au surplus, il le considérait comme une dette qu'il rembourserait progressivement sur ses contrats futurs, qui ne pouvaient manquer selon lui de devenir plus lucratifs à mesure que sa renommée irait croissant.

Louo l'écouta raconter son histoire, de l'air dont on écoute un homme qui a perdu la raison. Kouo parlait